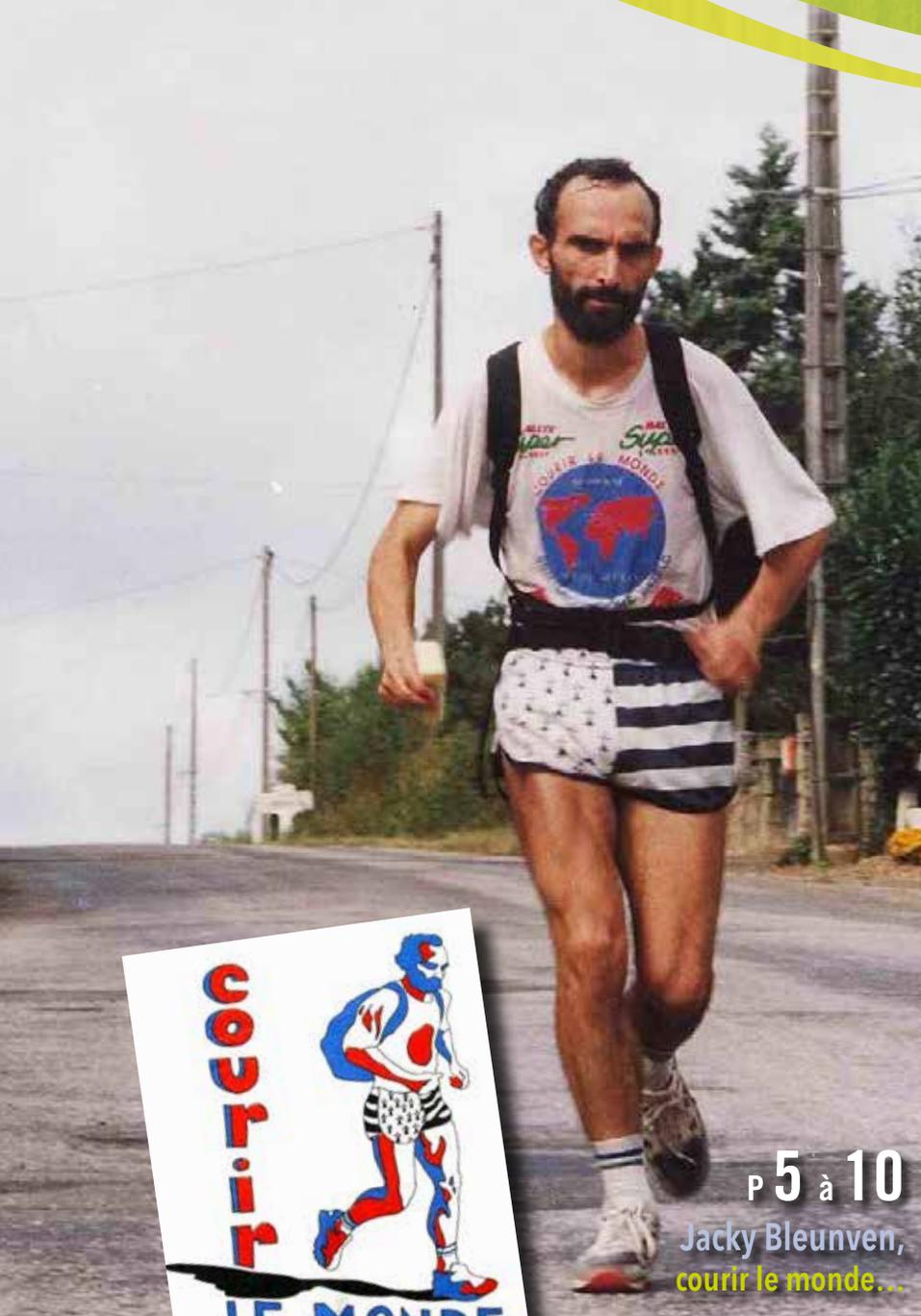




Korn-Bouñ

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC



P 5 à 10
Jacky Bleunven,
courir le monde...



P 3 à 4
Anna Vari Arzur
Skolig al Louarn



P 13 à 15
Prigent Berthou,
un paysan
atypique



P 16 à 18
Pierre Herry,
De Saint-Jo à
Sainte-Anne...



P 20
Perynn Bleunven
Le breton dans
les nouveaux
médias

Directeur de la publication :
Association Kroaz-Hent

Comité de rédaction : Fanch Coant, Louis Le Roux, Yvette Appéré, Jeanne-Thé Le Roux, Jean-Jacques Appéré, Jean-Luc Bleunven, Hervé Le Roux

Collectage photos : Kroaz-Hent (Henri Le Roux)

Dessins : Christian Bleinhant

Conception et impression :
CLOITRE Imprimeurs 02 98 40 18 40

Le sommaire de chaque numéro du Korn-Boud est surtout lié aux connaissances et aux envies de nos différents rédacteurs. Nous souhaitons que la variété des thèmes permette à chaque lecteur de trouver sujets à son goût. Le hasard a fait qu'on constate cette fois un fil conducteur involontaire entre plusieurs articles

basés sur des portraits de Plabennecois et Plouviennois: ils ont osé! Prigent Berthou, agriculteur novateur, Pierre Herry, instituteur parti rejoindre les combattants de la France Libre

à Londres en 1943, Anna Vari, créatrice de l'écomusée Skolig al louarn à Plouvien, Perynn Bleunven et Justine Morvan, aujourd'hui scénaristes et réalisatrices de la Web-série C'hwi a gano, et enfin Jacky Bleunven, parti courir le monde à pied. Tous ces pionniers, défricheurs, aventuriers ont au moins gagné le droit de figurer dans notre petite et modeste histoire locale.



*Ar chochoù koz ne vevont ket pell pa vez cheñchet plas dezho.
Les vieilles souches ne vivent pas longtemps quand on leur change de place.
(Les vieilles personnes n'aiment pas déménager)*

L'équipe
éditoriale

ÇA S'EST PASSÉ À PLABENNEC c'hoarvezet e plabenneg

PLABENNEC ET SA RÉGION EN 1830

Par Fanch Coant

M. Brousmiche Jean François, percepteur à Lambézellec, a visité en 1829, 1830 et 1831 l'ensemble des communes du département, à cheval ou à travers champs, les routes étant parfois impraticables, embourbées en hiver, comme celle de Plabennec à Kersaint. Il a sans doute voyagé par tous les temps, à l'allure de sa monture, le moyen de locomotion le plus confortable et le plus rapide pour les gens aisés de l'époque. Il a ensuite rédigé un livre: « Voyage dans le Finistère », dans lequel il nous a laissé quelques notes intéressantes:

Au Leuhan, en Plabennec, il a découvert « le plus bel étang du Finistère, il faut une heure et demie pour en faire le tour. Il est très poissonneux. La pêche s'y fait au mois de septembre, dans le moment des basses eaux ». Il abonde en carpes et en tanches dont plusieurs font jusqu'à trente pouces (plus de 70 cm), et en anguilles. Gardés dans d'immenses réservoirs, les poissons sont ensuite vendus au marché de Brest.

A Bourg-Blanc, M. Brousmiche cite les productions d'andouilles, dont la réputation dépasse le Finistère. Tariec est pour lui un village environné de verdure,

avec « un pont de rochers ». A l'époque, pour aller de Gouesnou à Lannilis, il valait mieux passer par Lesneven. A Loc-Brévalaire et Lanarvily, il remarque des landes multiples, au milieu desquelles on aperçoit quelques champs cultivés, où poussent panais, betteraves, trèfle, et la pomme de terre, nouvelle culture promue par le dernier évêque du Léon, monseigneur de La Marche, surnommé « Eskop ar patatez ». Aux deux foires annuelles de **Gouesnou**, « il n'est pas rare d'y voir trois à quatre mille chevaux ».

Il note aussi que pour tous les Bretons, le tabac est « un objet de première nécessité » dès 15 ans, que la nourriture est surtout constituée de far de blé noir, de crêpes et de bouillie, et bien sûr de pain de seigle et d'orge. Une maladie « règne en souveraine », c'est la gale. La mendicité est courante: la municipalité de Plabennec dénombre 110 mendiantes en 1856, des veuves ou femmes de journaliers agricoles ne trouvant que des travaux épisodiques permettant juste de survivre.

SKOLIG AL LOUARN,

l'école du renard, ou l'école buissonnière

Par Yvette Appéré

Au printemps 2018, le centre Skolig Al Louarn, situé dans l'ancien presbytère de Plouvien a fermé ses portes, la municipalité ayant décidé de faire de cette vaste bâtisse une médiathèque. Régi par une association loi 1901, Skolig al louarn était depuis 1982 un centre culturel breton, animé par Anna Vari Arzur. Il a été créé grâce à des subventions accordées par l'UNAPEC (Union Nationale de l'Association des Parents d'élèves de l'Enseignement Catholique) qui l'avait reconnu comme une expérience pédagogique intéressante sur le plan national et susceptible de servir d'exemple à d'autres régions. Les conseils municipaux, généraux et régionaux ont pris le relais et ont accordé à Skolig Al Louarn des subventions de fonctionnement.



Anna Vari

Anna-Vari Arzur, fondatrice et directrice du centre

L'objectif était de promouvoir la langue et la culture bretonnes, de mettre en place dans les écoles une initiation à la langue, puis plus tard des classes bilingues français-breton, et d'installer dans cette grande maison des salles d'exposition à disposition des enseignants, des enfants et également de tout public. Anna-Vari a choisi de présenter des expositions sur les origines des Celtes, des Bretons. Le musée présentait également la vie quotidienne ainsi que la faune et la flore locales agrémentées de proverbes bretons. Elle a aussi mené des recherches sur la toponymie de la région de Plouvien ainsi que sur 150 moulins que comptaient l'Aber-Benoît et l'Aber-Wrac'h. Un travail de titan qu'elle a mené sans relâche, jour et nuit, 7 jours sur 7, afin disait-elle « de transmettre aux plus jeunes l'envie de perpétuer cette action de la défense de l'identité et de mise en valeur du patrimoine ».

Après avoir été professeur de mathématiques en lycée à Lesneven, elle est devenue conseillère pédagogique dans le primaire pour les mathématiques et la culture bretonne. Avec ses stages de maths modernes on peut dire qu'elle était précurseur de l'enseignement de l'informatique. L'enseignement régional visait la

découverte du patrimoine, de l'environnement, de l'histoire, de notre culture. « Ceci explique pourquoi j'ai changé ma vie religieuse puisque j'ai préféré ne pas courir le risque qu'on m'envoie à Paris ou ailleurs, endroits dont je n'avais que faire, et continuer ce que j'avais commencé ici. Je me suis donc libérée de la congrégation des sœurs de l'Immaculée Conception pour devenir religieuse directement reliée à l'évêque » confia-t-elle à un étudiant venu la questionner.

Une maison d'édition

Pa ri ti to (quand tu feras une maison couvre-la), va jusqu'au bout de ton travail. Ce proverbe favori d'Anna-Vari illustre bien son caractère opiniâtre: prête à soulever des montagnes pour obtenir les moyens matériels et financiers nécessaires à ses nombreux projets. Elle en a fait le titre d'un de ses livres, (1 000 proverbes, fruit d'un collectif). Skolig Al Louarn est devenu en 1987 une maison d'édition où ont été produits une douzaine de livres: la Bretagne racontée par et pour les enfants: histoire, géographie, toponymie. En dépit de la qualité de son travail, des récompenses reçues (prix de l'Hermine de l'institut culturel de Bretagne en 1993), la situation financière est devenue précaire et a bien sûr altéré ses espoirs. S'ajoute à ces tracasseries matérielles l'effondrement d'un des pignons de la bâtisse en 1985. Grâce à la patience et la ténacité d'Anna-Vari, la municipalité a choisi de réparer, d'agrandir et de rendre le bâtiment conforme aux normes de sécurité de l'époque, afin de pouvoir accueillir le public dans des salles d'exposition refaites à neuf.

Pour perpétuer le breton, il faut créer des classes bilingues

« Le breton est une langue riche de poésie, de proverbes et d'images » disait-elle. « Il faudrait qu'il soit enseigné de façon ludique, dans une école de plaisir, de liberté, de découverte, une école buissonnière. L'école n'apprend pas toutes ces choses » C'est ce qu'elle essaie de créer dans son centre pour les enfants et même les adultes. Elle est aussi à l'origine de l'initiation du breton dans les écoles en créant la méthode: « cinq

minutes de breton par jour » apprendre le breton par le jeu et les « *rimadelloù* ».

On peut dire aussi qu'elle est pour beaucoup dans la création des premières classes bilingues catholiques dans le Finistère. La première a vu le jour à Guisseny en 1990, et la seconde à Plabennec l'année suivante où elle fonctionne toujours, puis un peu plus tard à Plouvien où elle a fonctionné une dizaine d'années. Pour convaincre les enseignants de se lancer dans l'aventure, elle a utilisé la manière forte et autoritaire qu'on lui connaissait, prétextant que si on sait enseigner en français on peut le faire aussi en breton, la maîtrise de la langue viendra plus tard. Elle défend bec et ongles le bilinguisme dans les classes. Mais très vite elle s'est insurgée contre la façon dont on y a enseigné le breton. « *Je ne suis pas pour l'unification de la langue car il faut garder la richesse de chaque dialecte* » disait-elle. Elle abandonne donc son poste de conseillère pédagogique et poursuit son « *école buissonnière* » à Plouvien pour se consacrer essentiellement à la création de ses livres.

Pourquoi donc des classes bilingues français-breton dans un pays qui n'est plus bilingue ? Là encore c'est Anna-Vari qui nous répond : « *pratiquer le bilinguisme permet d'exploiter avec efficacité les différences entre les deux langues et donc d'améliorer ses compétences de la langue française. Au même titre que les mathématiques il entraîne une gymnastique de l'esprit. Quand on est bilingue il est plus facile d'être plurilingue. Et quant à l'enseignement de la culture bretonne, pour savoir où l'on va on a besoin de savoir d'où l'on vient* ».

Mais quel breton parle-t-on aujourd'hui ?

Ce n'est sûrement pas toujours celui de Plouvien, d'autant plus qu'il faut l'adapter à la vie économique d'aujourd'hui, à son nouveau vocabulaire et aussi l'unifier pour les besoins de l'écrit. Comme toute langue vivante, le breton a traversé les siècles en s'adaptant et évoluant.

Qui parle breton ? Il est évident que les bretonnants de naissance vieillissent et qu'il reste difficile de faire sortir le breton de l'école. Mais dans le Léon, le breton s'efforce de résister : les conférences, le théâtre et les veillées bretonnes qui font salle comble, les kafe brezhoneg...

Que reste-t-il de Skolig Al Louarn ?

Il reste beaucoup d'amertume du côté des élus locaux qui depuis des décennies soutenaient le projet local en assurant la totalité des frais de fonctionnement. A noter également leur irritation lors du rachat de la dette financière qui a précédé la liquidation de l'association Skolig Al Louarn. La professeure de mathématiques aurait-elle dérogé à la règle en omettant de soumettre chaque année à son bureau d'association le budget prévisionnel pour validation ? Ceci aurait sans doute permis de freiner ses dérapages financiers (tirages de livres, nombre très excessif...). Suite à la dissolution

de l'association Skolig Al Louarn, une nouvelle association Skolig Anna Vari a été créée, présidée par Michel Le Goff.

Si le centre culturel n'existe plus, la bibliothèque de Skolig sera consultable au deuxième étage de la nouvelle médiathèque. Quant aux livres édités, un nombre très important d'inventus a été distribué. Espérons que de nouveaux lecteurs, qui n'auraient pas eu l'envie ni l'idée d'en acheter arriveront à s'immiscer discrètement et de façon ludique dans ce qui restera toujours notre histoire, notre culture et notre identité.

Les classes bilingues sont toujours là, avec une marge de progression constante : à la rentrée 2018, l'école Sainte-Anne de Plabennec comptait 114 élèves dans sa filière bilingue. L'école Diwan continue également à attirer des familles convaincues : « *je considère comme une chance cette liberté de pouvoir choisir pour nos enfants ce que nous pensons être le meilleur et le plus efficace dans la méthode et le contenu de l'enseignement* » disait un parent de Diwan. Mais nous savons bien que les critères de choix pour le bilinguisme restent variés et il nous est difficile d'établir une échelle de valeurs. Une récente enquête commandée par le Conseil Régional montre l'attachement profond des Bretons à leur langue régionale : 73 % d'entre eux demandent notamment plus d'enseignement de breton à l'école. Ce désir est une preuve d'un changement de mentalité, Anna-Vari, en son temps « *n'était pas à côté de la plaque* ».

Anna-Vari nous a quittés en 2009. Aidée de Marie-Françoise Keramprant, Cathy Le Roux et Annaïg Guédes, elle aura travaillé sans relâche, cherchant à consolider notre attachement à la culture régionale, indissociable de notre identité. Dotée d'un caractère bien trempé, tenace, plus encline à s'opposer qu'à composer quand ça n'allait pas dans son sens, elle a su obtenir des appuis (financiers) qui lui ont permis, par-delà son énergie, sa grande capacité de travail, sa passion pour la « *matière bretonne* », de développer et maintenir Skolig al Louarn. Emportée par ses convictions, elle s'est parfois aventurée dans des domaines qu'elle ne maîtrisait pas toujours, par exemple en linguistique, et en « *voulant* » absolument que le saint fondateur de Plouvien fût Yen, ou Yon (les spécialistes parlent, eux, de Gwien, ou Wien, ou Guyon). Elle oubliait souvent de citer les sources écrites auxquelles elle se référait, ou alors elle n'hésitait pas à les réécrire à sa manière. Déterminée, entière, elle s'est peu à peu isolée de ses compatriotes plouviennois, tandis qu'à l'extérieur Skolig al Louarn a toujours bénéficié d'une belle estime. Nul n'est prophète dans son pays, dit-on !

Si les murs pouvaient parler, ils auraient des histoires à nous raconter : *ur wech e oa hag ur wech ne oa ket* : il était une fois... De l'ancien presbytère au centre culturel breton, puis aujourd'hui à la nouvelle médiathèque, cette grande maison construite en 1871 n'a pas fini de nous livrer des histoires !

BRETONS AILLEURS

foeterien-bro

JACKY BLEUNVEN, COURIR LE MONDE...

Par Jean-Jacques Appéré

Le Plabennecois Jacky Bleunven a entamé le 14 septembre 1991 un tour du monde à pied. Son projet, essentiellement sportif, a été interrompu en février 1992 pour une raison que nous ignorons toujours. Il était un des initiateurs de l'association Kroaz-Hent et de cette revue Korn-boud, lancée en 1986 grâce aux bénéfices de la fête de lever du menhir de Prat Ledan. C'est pourquoi nous avons souhaité retracer ici son parcours et ses passions qui ont laissé quelques traces dans la mémoire collective de certains Plabennecois.



Départ de Plabennec

Jacky est né en 1956 à Plabennec. Après des études à Sup-de-Co Brest, un DESS informatique et un diplôme d'expert-comptable, il met en pratique ces deux compétences dans plusieurs organismes ou entreprises de Quimper et Brest. De 1979 à 1983, son attrait pour la défense de la langue et de la culture bretonne le fait accepter le poste de responsable administratif de l'association Diwan. Dynamique et jamais à cours d'idées (parfois un peu folles), il est aussi devenu un organisateur passionné de fêtes populaires et sportives : Fête du peuple breton, lever du menhir de Prat Ledan (1985), 24 heures pédestres de Plabennec (1985 à 1986), course à pied Brest-l'Aber-Wrac'h sur l'ancienne ligne de chemin de fer, après en avoir organisé le défrichage !

Mais les voyages aussi l'attirent. À 20 ans, il part en stop pour l'Italie, la Yougoslavie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne. En 1982, toujours en stop, il fait Brest-Libreville par l'Espagne et le Sahara. Son autre grande passion sera la course à pied (semi-marathon, marathon, 100 km). Il appréciait en particulier les longues distances en relais (Brest-Méditerranée, Plabennec-Waltenhofen, Lima-La Paz-Rio (6 000 km). C'est la conjonction de son goût pour l'aventure et de sa passion pour la course à pied de longue distance qui va l'amener, la trentaine passée, à imaginer son projet de tour du monde en courant. « *J'ai 35 ans, je n'ai ni obligations familiales, ni contraintes financières. Je souhaite rompre avec le quotidien, vivre une grande aventure, meubler ma vie. Il ne s'agit pas d'un coup de tête* ». Pour se tester, au printemps 1991, il parcourt seul le canal de Nantes à Brest (380 km en 6 jours), puis la grande course de Bretagne (700 km en 14 jours). Les essais sont concluants, donc le grand départ sera pour septembre !

La préparation pour 50 000 km en trois ans à travers 60 pays

Le goût de l'aventure n'empêche pas une organisation minutieuse du périple. Il prévoit donc une traversée de l'Europe, puis de l'Asie jusqu'au Japon, et un trajet en avion jusqu'au Canada. Il faudra ensuite descendre toute l'Amérique, du Nord au Sud, puis faire un crochet par l'Afrique pour remonter du Cap au Kilimandjaro, longer le Nil, le Maghreb et l'Espagne. « *J'espère réaliser quotidiennement 50 à 60 km sur 6 jours/semaine. Ce sera fonction des rencontres, du tourisme et des contraintes administratives* ». Sans compter le temps nécessaire pour faire des achats ou passer par les bureaux de poste (réexpédier en France ce qui ne lui servira plus (dictionnaires, cartes, gants, T-shirts...), se faire livrer du matériel, notamment des chaussures de course à pied. Jacky a prévu d'en user 25 paires. Jacky, poids plume lui-même (1,66 m et 56 kg) n'emportera donc qu'un sac à dos de 5 kg. Inutile de dire que ce sac ne contiendra pas de superflu et qu'il faudra une logistique bien au point à partir de la Bretagne. Cet aspect essentiel du projet reposera, entre autres, sur Jean-Alain Tanné à Plabennec. Comme pour les transats, il sera le routeur durant tout le voyage, et aura des contacts réguliers avec son coureur : conseils

d'hébergements, d'adresses, de routes, expédition de colis, etc. Vaste programme! Côté finances, l'expédition coûtera dans les 200 000 F (30 000 €) en comptant les billets d'avion, les visas (6 000 F), un repas au restaurant par jour, des hébergements chez l'habitant ou à l'hôtel et les chaussures (15 000 F). Une grande partie sera financée par Jacky lui-même (économies, location de son appartement). Le complément se fera par quelques sponsors (chaussures) ou parrains et par un astucieux système de cartes postales. Moyennant une souscription modique, particuliers, écoles, associations et entreprises recevront des cartes postales du périple, oblitérées aux cachets des pays traversés. Les Rotary-clubs du monde, contactés par celui de la Côte des Légendes, se chargeront des éventuels problèmes administratifs locaux, et pourront éventuellement proposer des hébergements.

Prévisions (non impératives): Turquie (fin 1991), Japon (octobre 1992), Uruguay (novembre 1993), Brest (octobre 1994). Mais tout sera fonction des rencontres, des tracasseries aux frontières, des événements climatiques... ou d'autres problèmes!

125 jours, 5 000 km, 10 pays.

Le 14 septembre 1991, Jacky jeta un dernier regard sur la carte du monde ciselée dans le bois sur la façade du bar « L'écume des jours » dans le quartier de la Gare à Plabennec, et partit à petites foulées pour son périple de 50 000 km, accompagné par plusieurs amis coureurs pour cette première étape jusqu'à Quimerc'h. Après 125 jours, il avait déjà traversé toute l'Europe par la Suisse, le Liechtenstein, l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie. Sur ces quatre premiers mois, il ne connut aucun problème physique et peu de soucis administratifs. Régulier comme un métronome, il a respecté son tableau de marche en effectuant 300 km de moyenne par semaine, soit autour de 50 km par jour à 11 km/h. Il s'est même offert deux « extras » avec 437 km en 7 jours consécutifs et 76 km le même jour! Mais, en général, il s'accorde une journée de repos hebdomadaire pour remplir son journal de bord, souvent en breton, faire un peu de tourisme, et expédier une multitude de cartes postales à tous ceux qui ont bien voulu partager son aventure. Écrire une carte par mois ou par pays pour les 120 abonnés, c'est presque aussi fatigant que de courir! Durant les 100 premiers jours il en avait déjà expédié 790!

Le 3 décembre, avec la traversée du pont du Bosphore en Turquie, il posa le pied en Asie. Le 18 janvier 1992, Jean-Alain son routeur, reçut des nouvelles de Téhéran. Jacky est sous la neige. Il vient de parcourir en bus les 900 km depuis la frontière, pas pour un problème physique, mais parce qu'il n'a eu qu'un visa de 14 jours. Et traverser les 2 000 km de l'Iran à pied en deux semaines, c'est bien entendu impossible, même en courant vite! Il en profita pour skier avec des amis

iraniens en attendant de recevoir, en poste restante, sa troisième paire de chaussures et un traitement contre le paludisme expédié voilà 15 jours. Il se montre, à ce jour, très satisfait de vivre chaque jour une aventure humaine, en découvrant de nouveaux visages, des modes de vie, une culture différente dans les familles qui l'hébergent grâce à son carnet d'adresses, aux Rotary clubs, et au gros travail effectué en amont par Jean Alain. Il trouve près d'un jour sur deux le gîte et le couvert chez l'habitant, ce qui lui permet de respecter son budget prévisionnel. Plus que 3 continents à traverser, 45 000 km et 20 paires de chaussures! Il y croit.



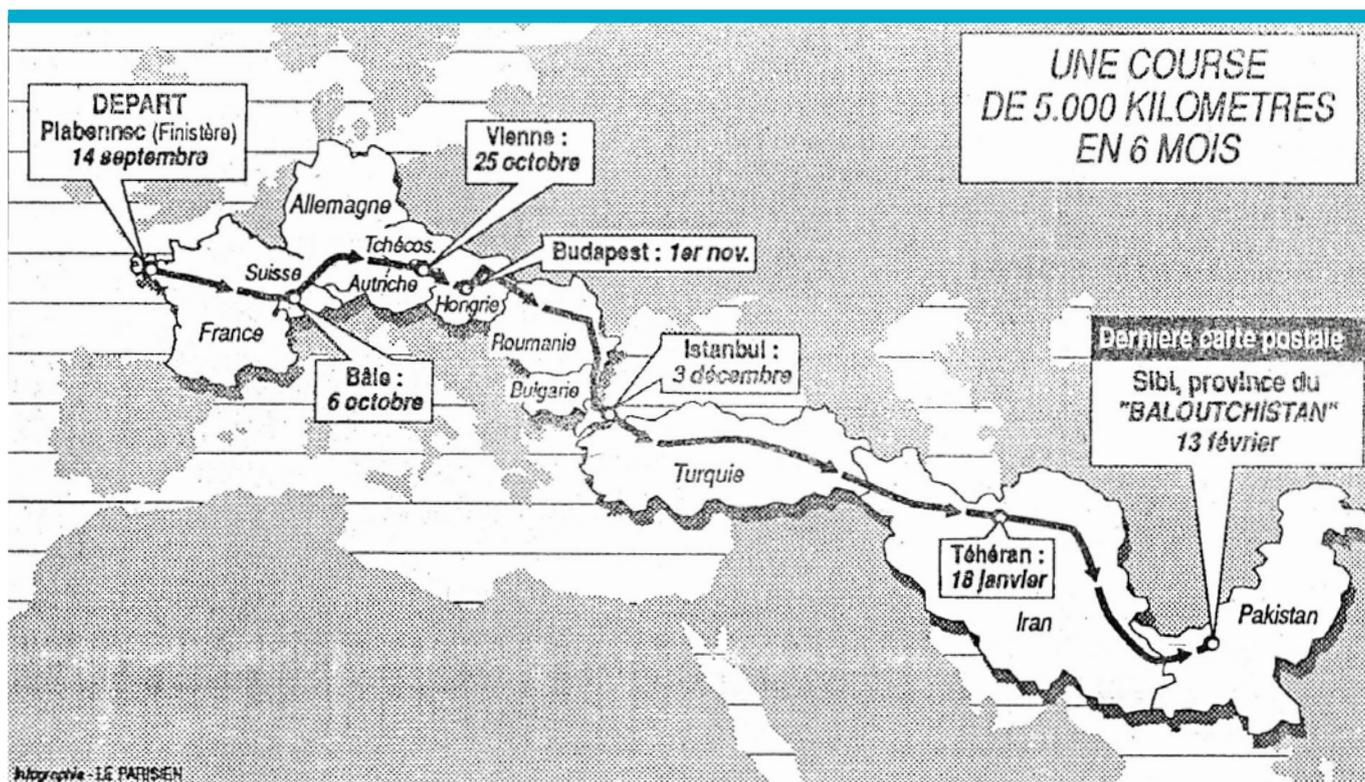
Dans une famille turque à Ankara



Jacky au Bosphore

La disparition

Après une traversée de l'Iran qu'il trouva très accueillant, Jacky passa la frontière du Pakistan début février 1992, un des pays les plus pauvres et les plus violents de la planète. Il compte traverser la province du Baloutchistan, puis celle du Sind, pour rejoindre ensuite l'Inde. Jean Alain l'a au téléphone le 9 février et il reçoit au cours du mois une carte postale datée du 13 février. Ensuite... plus rien. Dans un premier temps, il décide de ne pas s'affoler car le Baloutchistan est une région assez désertique et les cartes postales peuvent mettre une dizaine de jours à arriver en France. Fina-



Magazine - LE PARISIEN
Parcours effectué

lement, il donne l'alerte début mars, pressentant qu'il s'était passé quelque chose. L'ambassade de France au Pakistan se saisit de l'affaire et prend contact avec les autorités d'Islamabad. Elle diffuse même un avis de recherche le 30 mars et pallie autant que possible le manque de moyens techniques du Pakistan. Mais la partie n'est pas simple. Le Baloutchistan et le Sind sont des régions peu sûres, souvent déconseillées aux touristes étrangers. Des étendues immenses où il n'est pas rare de voir des groupes de bandits armés piller un village ou couper une route pour dévaliser les voyageurs. Là vivent aussi de nombreux réfugiés afghans. La plupart des hommes sont en armes, surtout dans le Sind où les violences ethniques et tribales provoquent des affrontements sanglants. Les mouvements nationalistes et bandits traditionnels n'hésitent pas à recourir aux enlèvements, y compris d'étrangers, contre rançon. Les différents journaux pakistanais finirent par diffuser une photo de Jacky, mais les recherches sont évidemment très difficiles faute de moyens suffisants du Pakistan.

Les recherches de l'association « Courir le monde »

Au printemps 1992, des membres de la famille et des amis de Jacky Bleunven créent l'association « Courir le monde » avec pour objectif d'organiser et de coordonner les recherches de Jacky. De nombreuses démarches sont entamées par l'association, dont le dépôt d'un dossier de *Recherche dans l'intérêt des familles et une prise de contact* avec l'ambassade de France à Islamabad.

Juin et juillet 1992: Devant l'inefficacité ou la mauvaise volonté des services pakistanais, l'association décide d'organiser des recherches sur place, financées par elle-même et par les parents de Jacky. Une expédition de quatre personnes est organisée pour le Pakistan. Ils établissent que, après avoir quitté Sibi puis séjourné à Talli, Jacky s'est ensuite dirigé vers Mewand et Kolhu. Pour des raisons de sécurité (territoire interdit aux étrangers), l'expédition ne peut poursuivre plus avant ses recherches mais réussit néanmoins à établir qu'il a été arrêté ou retenu en territoire Marri. (*voir compte-rendu de l'expédition ci-joint*)

Octobre et novembre 1992: Comme rien de nouveau ne se passe, l'Association pour le Développement des Relations Arabo-Françaises est contactée. L'ADRAF organise et finance l'envoi sur place d'un journaliste enquêteur, Alain Debos. Celui-ci, en repartant des recherches de « Courir le monde » retrouve à Kolhu la trace de Jacky Bleunven et établit qu'il a ensuite été arrêté et transféré à Dera-Gazhi Khan par les autorités pakistanaises. Par la suite, les affirmations d'Alain Debos n'ont jamais été confirmées ou infirmées par les autorités pakistanaises.

Décembre 1992 à janvier 1993: Malgré l'espoir suscité par la thèse d'Alain Debos, qui avait bizarrement annoncé en conférence de presse la libération de Jacky sous deux-trois jours... aucune suite ne semble donnée par les autorités françaises et pakistanaises. Une nouvelle mobilisation est organisée. Une pétition est signée par plus de 16 000 personnes dont des personnalités politiques, sportives, littéraires, religieuses, ou des ex-otages du Liban dont Jean-Paul Kauffmann.

Des dossiers sont envoyés à la presse française, aux associations de défense des droits de l'homme.

Février 1993 : Maître Kiejmann, Ministre délégué aux relations extérieures se rend au Pakistan et aborde le dossier sans rien obtenir de positif. Le 13 février, date anniversaire des dernières cartes postales de Jacky, près de 200 personnes se retrouvent à Paris pour une manifestation devant l'ambassade du Pakistan. Des représentants sont reçus. On leur affirme que Jacky n'est pas détenu par les autorités pakistanaises.

Mars 1993 : Une plainte pour séquestration ou non dénonciation de crime est déposée. A la demande de l'association, l'équipe de l'émission télévisée « *Perdu de vue* » (TF1) enquête également sur l'affaire.

Avril 1993 : Une table ronde se tient à Paris entre les représentants du Quai d'Orsay, de l'ambassade du Pakistan, et des membres de l'association et de la famille. Les Pakistanais acceptent le principe d'une mission d'enquête sur le terrain. L'association demande qu'y participent des enquêteurs du Pakistan, des autorités françaises, un responsable de la tribu Marri et deux personnes mandatées par l'association. Il semble que cette mission d'enquête n'ait jamais eu lieu. Le 12 avril, l'émission « *Perdu de vue* » aborde le dossier. Alain Debos réaffirme sa version des faits (la retenue de Jacky par les forces armées pakistanaises) et Marie-Hélène, sœur de Jacky, lance un appel aux autorités françaises et pakistanaises pour qu'elles dévoilent au plus tôt tous les éléments en leur possession sur l'affaire.

En 1993 également, Alain Gestin, un coureur à pied-baroudeur des Côtes d'Armor, et André, frère de Jacky, effectuèrent un voyage au Pakistan pour retrouver la trace de Jacky, avec l'aide d'un policier de l'ambassade de France au Pakistan. André explique : « *Alain et le policier ont pris le chemin que Jacky était censé avoir pris, en direction de Kohlu à travers le territoire Marri. Quant à moi, j'ai contourné cette zone en effectuant un trajet d'une trentaine d'heures en car pour aller à Dera-Gazhi Khan, de l'autre côté du territoire Marri. J'étais chargé de trouver des traces du passage de Jacky dans cette ville, et notamment dans la prison que j'ai pu visiter, mais je n'en ai trouvé aucune.* » Alain Gestin est retourné plusieurs fois sur les traces de Jacky au Baloutchistan. Après avoir exploré diverses fausses pistes, il a un jour rencontré un homme déclarant être parvenu à s'échapper des griffes d'une sous-tribu Marri. Ce dernier prétendait avoir vu Jacky et pensait qu'il était retenu dans un village minier de montagne situé à environ 30 kilomètres d'une voie ferrée où d'autres témoins l'auraient aussi aperçu. La tentative d'Alain Gestin de se rendre dans ce village se heurta à des barrages de villageois. Il a expliqué que ce village échappe à tout contrôle de l'État et même des chefferies Marri et qu'il est impossible de savoir ce qui s'y passe.



Manifestation à Paris

Les hypothèses

Après son passage à Quetta, Sibi et Talli, ce qui a été vérifié, les différentes recherches semblent converger vers la tribu Marri qui a même reconnu l'avoir intercepté, interrogé puis relâché. L'ont-ils fait réellement ? Et dans ce cas, pourquoi n'a-t-il pas très vite contacté ses amis en France pour les rassurer et pour reprendre sa route dans de bonnes conditions ? Il est vrai que les moyens de communiquer ne sont pas très nombreux dans cette région. A-t-il donc été arrêté ensuite par d'autres groupes armés très nombreux dans cette région ? Ou par les autorités pakistanaises, ce qu'elles ont toujours nié ? L'enlèvement est courant dans cette région connue pour être un repaire de combattants islamistes et de talibans, de rebelles séparatistes baloutches et de nombreux gangs criminels. En 2009, un autre français, Antoine Falsaperla, a été enlevé et retenu 3 mois. Et quelles pourraient avoir été les raisons de son arrestation ? Certainement pas l'appât du gain et le vol, vu la faible valeur du contenu de son sac à dos. Et il n'y a d'ailleurs jamais eu de demande de rançon. Ou alors a-t-il été pris pour un espion avec son mystérieux carnet de route rédigé dans une langue inconnue (le breton) ? Beaucoup d'explications sont possibles, surtout dans cette région du Baloutchistan où les tribus sont, encore aujourd'hui, hors contrôle du pouvoir central. Peut-être que son rendez-vous manqué à Quetta avec un membre du Rotary Club lui a coûté cher, car celui-ci lui aurait certainement déconseillé cette route dangereuse. Mais, même dans cette hypothèse, Jacky aurait-il changé ses plans ? Il aimait l'aventure et allait droit devant !

L'appel téléphonique de juin 1992 reste certainement le point le plus intrigant. Il arrive 4 mois après la perte de contact avec Jacky, pendant que l'expédition de recherche se trouve sur place là-bas. Véro reconnaît formellement sa voix. Elle lui demande plusieurs fois : « *Où es-tu ?* ». Il finit par répondre : « *Je suis avec des amis* », puis la conversation est coupée, volontairement ou pas. Qu'en penser ? S'il était retenu quelque part, ses ravisseurs peuvent avoir eu écho des recherches en cours sur place, et se sentir un peu mena-

cés. Pour décourager ces démarches, ils peuvent avoir eu l'idée de laisser Jacky faire cet appel téléphonique « rassurant ». Même chose si Jacky a décidé de couper les ponts et de poursuivre sa route tout seul sans aide extérieure. Il peut avoir voulu rassurer et montrer qu'il ne souhaite pas qu'on le recherche. Cette dernière hypothèse est-elle crédible? Non, si l'on se souvient du soin avec lequel son aventure a été préparée, logistiquement et financièrement. Cela a été fait dans l'esprit de quelqu'un qui veut aller au bout de son pari. Les premiers mois se sont bien passés, conformément aux objectifs, et sans soucis d'aucune sorte. Le tour du monde, pari fou au départ, est devenu crédible. Pas de raisons de s'arrêter. Sauf que... Sauf que, à courir en solitaire plusieurs heures par jour, le cerveau a le temps de gamberger, on se coupe du monde agité qu'on a laissé derrière soi. On craint peut-être d'y retourner. Beaucoup de marcheurs ou cyclistes au long cours (Compostelle, etc) ont ressenti cela. Mais s'il avait voulu modifier sa façon de voyager, en se laissant plus d'autonomie et de liberté au quotidien, il l'aurait tout simplement expliqué à sa famille et à Jean Alain pour ne pas laisser tout le monde dans l'incertitude. D'ailleurs, jamais ce type d'état d'âme n'a transpiré dans ses échanges avec Jean Alain les semaines précédentes. Tout semblait aller bien.

Les probabilités les plus fortes nous ramènent à la thèse de l'enlèvement ou de l'accident. L'accident est possible. La région où il s'est engagé est une zone montagneuse, désertique avec des températures très élevées. Il le dit lui-même dans sa dernière carte de Quetta: « pas d'eau ni d'électricité dans la plupart des villages ». Une chute, une entorse ou une fracture peuvent très vite tourner à la catastrophe. Mais les hasards de la vie, depuis 26 ans, ont parfois fait resurgir le mystère de sa disparition. D'abord un carnet de voyage dessiné par un belge, Renaud De Heyn, qui passa par Sibbi au Baloutchistan en 1996, soit 4 ans après Jacky. Au poste de police de la ville, pour le décourager d'aller plus loin dans cette région dangereuse, un militaire lui montre la photo d'un français disparu et tué dans cette zone tribale (voir BD ci-joint). Qui est ce français sur cette photo redessinée? On devine un short et une barbe, mais difficile de se prononcer. Une tentative récente de contact avec ce dessinateur n'a pour l'instant rien donné. Autre coïncidence exceptionnelle, une jeune femme Bleuven du Morbihan rencontra, il y a plusieurs années au Brésil, un allemand globe trotteur qui lui expliqua avoir été un jour au Baloutchistan en contact avec un Bleuven qui faisait le tour du monde en courant et qui cherchait un monastère. Impossible à ce jour de savoir si cette rencontre avait eu lieu avant ou après février 1992. Comme quoi la vérité surgira peut-être un jour.



Depuis mars 2017, Jacky n'est plus « présumé disparu » pour l'état-civil mais « disparu », ce qui a permis d'entamer les formalités de succession.

Sources :

Articles du *Télégramme*, du *Parisien*, du *Journal du Dimanche*.

Dossiers de l'association « *Courir le Monde* » et témoignages d'André et de Christian Bleuven, de Bernard Thépaut.

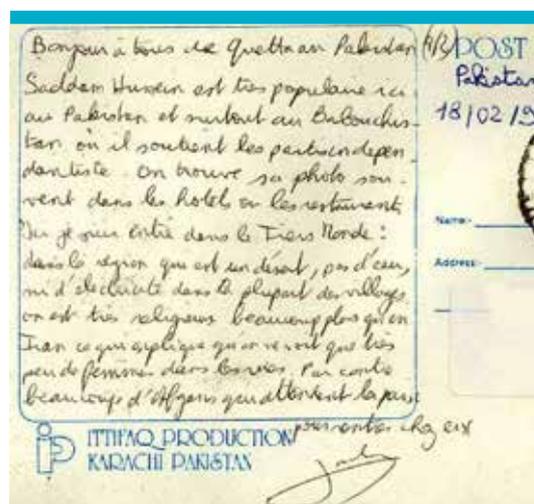
« *La Tentation, carnet de voyage au Pakistan* » - 1^{re} partie - Renaud De Heyn - Edition La Cinquième Couche

VOYAGE DE 4 PERSONNES AU PAKISTAN

DU 20 JUIN AU 30 JUILLET 1992 POUR RETROUVER LES TRACES DE JACKY BLEUNVEN

(Extraits du compte-rendu fourni par Bernard Thépaut)

- Accueil à l'aéroport de Karachi par le Consulat de France. Rencontres avec des membres du Rotary Club, le directeur de la Chambre de commerce, le Consul de France pour obtenir des contacts sur place à Quetta, capitale du Baloutchistan.
- Départ pour Quetta où les autorités locales nous ont assuré de leur aide et protection pour nous rendre à Sibi, dernière ville où Jacky Bleunven nous a donné de ses nouvelles. Nous avons retrouvé la trace du passage de Jacky au Muslim Hôtel, à l'office de tourisme et à la poste. Il a vraisemblablement quitté Quetta vers Sibi le 10 février. Nous avons fait paraître des articles dans la presse locale en langue Urdu, et suite à ces annonces, des personnes vivant à Talli, à quelques kilomètres de Sibi, en direction des montagnes, nous ont affirmé avoir hébergé Jacky (vers le 20 février) qui a poursuivi son chemin en direction de la zone tribale des Marris. Nous avons eu la conviction que Jacky avait donc choisi de passer par la route des montagnes par Kolhu et Barkan, pour rejoindre Dera Gazhi Khan. Cette route figure sur la carte du Pakistan qu'il a pu se procurer à l'office du tourisme.
- Nous avons réussi à prendre des contacts avec les représentants de la tribu Marri. Nous avons appris que Jacky a été intercepté par des membres de la tribu, à proximité de Mewand, qu'il a été « gardé » de 5 à 10 jours (versions divergentes), et interrogé sur place grâce à un interprète venu de Quetta. Ces mêmes sources nous ont informés qu'il aurait été reconduit hors des limites de la tribu, selon une version, le long de la voie de chemin de fer Sibi-Harnai, et selon une autre version, à Talli.
- Nous nous sommes rendus à Sibi où nous avons été accueillis par les autorités locales. Nous avons pu nous rendre à Talli en compagnie de « l'assistant Commissionner », où il nous a été confirmé que Jacky y était bien passé et qu'il avait poursuivi sa route en direction de la zone Marri. Par contre, personne ne semble l'avoir vu revenir quelques jours ou quelques semaines plus tard.
- Par la suite, nous avons également fait l'aller-retour Sibi-Harnai par la voie de chemin de fer, mais nous n'avons rencontré personne ayant croisé Jacky dans ce secteur. Nous sommes rentrés à Quetta où nous avons rencontré le nouveau chef Baksch Marri à sa résidence. Il nous a promis son aide afin d'en savoir davantage sur ce qui s'est passé. Le comité des Droits de l'Homme de Quetta a ouvert un dossier Jacky Bleunven.
- Pendant le court séjour à Quetta, un des membres de l'expédition qui photographiait la prison a été envoyé manu militari dans le bureau du Directeur. Après avoir expliqué les raisons de son voyage et montré la photo de Jacky, le Directeur lui a confié avoir un prisonnier qui lui ressemblait. Un gardien a été chargé d'aller « voir » avec la photo si ce n'était pas lui. Il est revenu en disant que non. Que faut-il en penser ?
- Pas d'éléments nouveaux en septembre, si ce n'est que le lundi 22 juin (pendant notre séjour là-bas) Jacky aurait téléphoné en France, chez un de ses meilleurs amis. Son épouse qui a décroché est bien persuadée qu'il s'agissait de la voix de Jacky. La communication a été coupée au bout de 30 secondes et n'a pas été de durée suffisante pour qu'il situe sa position avec précision. En dehors de la quasi-certitude qu'il s'agissait bien de lui, cet appel reste bien mystérieux.



Dernière carte

DU « BOURRIER »

AUX RECYCLERIES

Par Jean-Luc Bleunven

Se débarrasser de nos déchets est aujourd'hui un problème crucial pour les politiques publiques locales. Cela n'a pas toujours été le cas car le traitement de la montagne de déchets que nous produisons aujourd'hui n'existait tout simplement pas avant l'avènement de la société de consommation. L'économie de subsistance qui était la règle dans nos campagnes avant le décollage économique d'après guerre ne générait tout simplement pas de déchets. Pas de gaspillage, ni de dépenses superflues. On imagine difficilement aujourd'hui à quel point tout était conservé et recyclé : une planche, une caisse en bois, une boîte de gâteaux en fer blanc, un vieux vélo... Le moindre bouton était gardé précieusement pour être réemployé sur un autre vêtement. Autour des fermes d'après guerre on voyait assez souvent une vieille automobile dans un coin de la cour; voilà un poulailler pas cher, étanche, et tout prêt, ont dû se dire nos grands-parents.

Très vite pourtant il a fallu se débarrasser de plus en plus du « fourbi » que fournissait l'appétit de consommation, alimenté par la publicité et par l'augmentation du pouvoir d'achat des Trente Glorieuses. C'est ainsi que sont nés « les bourriers », ces trous, ces fonds de chemins inutilisés dans lesquels il était si simple de tout jeter. Chaque ferme ou chaque quartier avait le sien, mais c'était bien pratique aussi pour les gens du bourg. L'archéologie du futur pourra y retrouver la trace des modes de vie des années 50.

Mais, les années passant, ces dépôts sauvages font tâche dans le paysage. Le ramassage des ordures devient une nécessité. Il se faisait au départ avec un camion-benne dans lequel les employés communaux devaient vider à la main le contenu des poubelles disparates de chaque famille. Travail difficile, parmi ces ordures à l'air libre, les odeurs, les papiers qui s'envolaient avec le vent. Tout cela était alors benné dans des décharges publiques plus grandes et plus officielles situées dans plusieurs points bas de la commune qu'il était commode de combler, des carrières désaffectées, des zones humides, des prairies, des fonds de vallée. Ce « progrès » dans la collecte des déchets avait aussi ses limites : écoulements de pro-

duits toxiques vers les ruisseaux, enfouissement définitif de produits non dégradables (carcasses de voitures). Ces espaces ont souvent été plantés d'arbres par la suite car il était difficile d'y faire autre chose. A Plabennec, au fil des années, plusieurs sites ont ainsi servi de décharge publique pour les ordures et les gravats : Kerillo, Kerspedivit, Kerguelen.



L'entrée de la décharge publique de Kerguelen vers 1980

Du bourrier de quartier on est donc passé à la décharge publique et puis à la déchetterie.

Aujourd'hui on expérimente des recycleries ou des ressourceries et demain l'approche des déchets devra forcément encore évoluer avec la prise de conscience des conséquences de notre surconsommation. Il faudra consommer moins et aussi consommer mieux, car le déchet qui est le plus facile et surtout le moins coûteux à recycler est celui qui n'est pas produit, ou pas acheté ! Si le consommateur n'achète plus les produits sur-emballés, les fabricants s'empresseront de revoir leurs excès d'emballage, et ils s'en vanteront même dans leurs publicités, comme ils sont fiers aujourd'hui de mettre en avant tout ce qu'ils ne mettent plus dans leurs produits (colorants, additifs...). A nous de jouer, réduisons nos déchets. Ceci aura en plus pour conséquence de réduire le coût de traitement, et donc notre facture. Faut-il, par exemple, amener sa coupe de pelouse à la déchetterie, alors que, stockée dans un coin du jardin ou mieux en paillage, cette herbe disparaît en quelques semaines.

Le bourrier : souvenirs d'enfance

« Un bourrier ? Il n'y en avait pas près de chez nous. On ne jetait rien. Seuls des fonds de tas de betteraves pourries, quelques flacons d'eau de Cologne des voisines et de la vaisselle cassée atterrirent dans une carrière proche.

Je me souviens que les mangeoires des truies ont été pendant longtemps des demi-pneus de camion, venus sans doute du garage autos du bourg. Même les boîtes de conserve trouvaient un réemploi : découpées comme il fallait, et à l'aide de *sivilliou* (petites pointes), elles servaient à réparer et à renforcer nos sabots de bois.

Quand ils n'étaient pas réutilisés par nos parents, les vieux objets hors d'usage étaient ré-

cupérés pour nos jeux d'enfants, très souvent liés aux activités agricoles : un morceau de bois, des couvercles et des fonds de boîtes de cirages vides et quelques pointes volées dans le culot d'obus boche... ou anglais, ou américain où on les conservait, et voilà un tracteur qui, à nos yeux, avait une certaine allure. Je me souviens bien d'une partie de balance Roberval qui nous servait de batteuse et dont on était plutôt fier. Des Sœurs, qui passaient par là en promenade avec les filles en pension, demandèrent à ma mère d'avoir ce morceau de ferraille pour une vente de vieux métaux qu'elles organisaient pour une quelconque Mission africaine. Ma mère, après avoir résisté (« ce sont leurs seuls jouets »), s'était finalement laissé faire. Qu'est-ce que j'en ai voulu à ces Bonnes Sœurs ! »

Hervé

Chasse au trésor au « bourrier »

Pour les enfants des années 1950-60 les jouets étaient rares et se limitaient souvent au cadeau de Noël. Pour beaucoup de gamins, il fallait donc faire preuve d'imagination, de débrouillardise et d'esprit pratique. La récupération et le recyclage commençaient à la maison. Les bobines de fil à couture de maman, une fois crantées sur les côtés, devenaient une roue motrice très efficace pour réaliser un petit tracteur en bois. Les boîtes vides de cirage étaient également très recherchées pour le même usage. Qui n'a pas fait un lance-pierre en coupant une branche fourchue dans un arbre et en lui fixant un élastique-carré acheté au bazar « Trouvetout » du bourg et un morceau de cuir récupéré sur une vieille chaussure ?

Mais une fois épuisée la réserve familiale de matières premières, il fallait partir à la chasse aux trésors plus rares, plus lointains, mais tellement plus valorisants vis-à-vis des copains. Et la mine d'or,



Karrigel

c'était le bourrier de la commune ! Un petit coup de vélo le jeudi après-midi, jour sans école à l'époque, pouvait permettre des découvertes de grande valeur : les vieilles poussettes étaient particulièrement recherchées pour leurs roues qui étaient indispensables à la fabrication de carrioles (karrigell) qui donnaient lieu ensuite à des compétitions acharnées sur les routes en pente du bourg. Les planches de toutes sortes servaient pour fabriquer les cabanes planquées dans les terrains vagues. Belle époque où les enfants avaient le droit (ou prenaient le droit) d'utiliser les pointes et le marteau pour créer leurs propres jouets.

Les déchetteries d'aujourd'hui, si pleines d'objets réutilisables, ne sont plus accessibles aux jeunes bricoleurs-récupérateurs. Mais la récupération et le recyclage pourraient commencer dès la maison, et les idées foisonnent sur internet : meubles en carton ou en planches de palettes, cabas en sacs de café, etc.

JJ

PORTRAIT

Buhez an dud

Prigent BERTHOU, un paysan atypique à plouvien

Par Louis Le Roux, à partir des souvenirs et des documents de la famille Berthou

Au début du 20^e siècle, presque toute la population du canton de Plabennec vivait de l'agriculture, directement ou indirectement. La plupart des paysans travaillaient de façon routinière, comme leurs parents et leurs grands-parents avant eux, sans rien vouloir changer. Quelques-uns cependant aspiraient au progrès, voulaient de meilleurs rendements (grâce à de nouveaux amendements du sol) et souhaitaient mécaniser davantage le travail de la terre, mais toujours dans l'élevage et les cultures traditionnelles.

Prigent Berthou, lui, paysan à Plouvien au début de ce 20^e siècle, ne peut être classé ni dans l'une ni dans l'autre catégorie. Par son souci de l'innovation dans les productions, de l'amélioration des conditions de vie dans sa ferme, il a fait figure de pionnier et de paysan à part. Il était né en 1877 à Saint-Thonan d'un père commerçant en graines, et après 5 ans dans la Marine Nationale, avait épousé en 1902 une jeune veuve de Plouvien, cultivatrice, Joséphine Vourc'h, qui venait d'une famille plutôt aisée de Guipavas et dont l'un des frères, Antoine Vourc'h, fut plus tard médecin à Plomodiern, député et sénateur du Finistère. Le jeune couple s'installa chez Joséphine (là où se trouve actuellement le café « Le Kellings ») et exerça à la fois le métier de commerçant en graines et quincaillerie et celui d'agriculteur dans une petite ferme (une jument, 4 vaches...). Dès décembre 1902, Prigent Berthou a tenu un journal indiquant essentiellement le déroulé de ses occupations journalières, avec un compte précis des semis et des récoltes, et parfois sa comptabilité.

Par exemple :

Samedi 10 janvier 1903: Piqué 500 petits oignons et 200 têtes grosses. Posé 3 fers à la jument. Vache Briquette saillie à Kergaroc.

Vendredi 6 février 1903: Charué hersé et roulé la partie sud de parc Langroadez pour l'ensemencement de blé de Bordeaux. Continué les étagères et fait la commande de quincaillerie chez Le Joncour Brest. Rentré les Balances et une série de poids en cuivre.

Lundi 23 février 1903: Jument saillie par (Rabaud) Bergot Kervabont. Une charge de pierres dans la cour. Planté pommes de terre dans le jardin. Engrais (guano ohlendorf)

Mercredi 3 avril 1903: planté 400 choux. Semé 600 gr de panais. 100 gr de carottes blanches. 200 gr de carottes jaunes 50 gr de carottes rouges Danvers et 50 gr d'obtuse. Dans la partie nord de parc Langroadez 500 gr de trèfle 3 l. de Ray-grass d'Italie.

Jeudi 4 juin 1903: Réparation de la toiture de l'allée de boules et sarclage des pommes de terre

Vendredi 14 août 1903: Pavage de la soue à porcs. Batu les petits pois. Feuilles de choux. Tondage de haies

Mardi 13 juin 1905: Naissance de Marie Antoinette Michelle Marguerite Berthou à 11 heures du matin

Mercredi 14 juin: Baptême à 4 heures soir. Vache noire velé

Jeudi 23 juin 1904: Pose d'une armoire support du polyphéon dans le débit.

Ceci semble indiquer que les Berthou tenaient aussi un débit de boissons. [Polyphéon : sorte de piano mécanique]; Prigent

Berthou appréciait beaucoup la musique et jouait de la mandoline.

Très vite les idées de gauche de ce « rouge » (il s'affichait radical-socialiste et avait peut-être été marqué par son passage dans la Marine à Toulon), ces idées trop larges pour le Léon de l'époque, lui attirèrent l'hostilité du clergé local; si bien qu'un jour, du haut de sa chaire, le Recteur interpella nommément ceux des paysans qu'on avait vu entrer dans son commerce. Ceux-ci, soumis à la toute-puissance de l'Église, renoncèrent à y faire leurs achats et Prigent Berthou dut cesser son commerce de graines. On lit dans son journal: (jeudi 5 janvier 1905) Déposé chez

Mardi 10 Jument saillie - Fers dans la cour. - Coups de bottes et aïone à broya.
Mardi 11 Huit. Rebuté un demi-post. 10 kg. au pin de M.
Jeudi 12 Charué et roulé parc.
Vendredi 13 Huit. Demi 1/2 l. d'arroux de Bie et roulé parc. F. Jaoua
Samedi 14 Propriété générale dans la maison.
Dim. 15 Travaux habituels.
Lundi 16 Pris 4 kg. 500 de graines de panais à Lesven.
Mardi 17 Installation d'étagères. Jument à Kervabont. R.
Mercredi 18 Installation d'étagères. Bouché le dessous des escaliers.
Jeudi 19 Piqué 1500 choux dans parc Langroadez.

Cahier Mars 1903

Lavolé notaire à Plabennec les notes et quittances en vue de la liquidation. Il a alors arrêté toute relation avec le clergé, jusqu'à la fin de sa vie.

Tout en restant agriculteur, il devint alors courtier en grains (avoine, blé orge, blé noir...) qu'il achetait sur les marchés locaux et vendait à des grossistes de Brest et jusqu'à Bordeaux :

(samedi 16 décembre) : Confection d'une soue à porcs en sous l'allée de boules. Ensaché et expédié 110 sacs avoine de 50 kg à Boissot Bordeaux.

Dans la conduite de sa petite ferme, cet esprit entreprenant se démarqua des autres agriculteurs par la diversification des cultures et par l'amélioration du confort de sa famille. Les cultures maraîchères furent développées. Au hasard des pages de son journal on lit : choux cavaliers, rutabaga Champion, carottes rouges Danvers, choux Milan des Vertus, haricots Mangetout de la Vallée, avoine grise de Houdan, radis rose à bout blanc, rutabaga Skirving, carottes obtuse de Guérande, choux Bacalan, pdt Flucke, pdt Industrie... Moins habituel dans la région : il cultivait des asperges, très appréciées des familles brestoises aisées, s'essayait au soja, plantait de nombreux fruitiers, fabriquait du cidre et de l'hydromel.

Dès le début il a apporté des améliorations à sa maison et à ses bâtiments :

(Mercredi 8 juin 1904) Badigeonné le plafond de la chambre à coucher. Commencé la tapisserie des murs.

(vendredi 20 octobre 1905) : Terminé la maçonnerie. Posé la charpente des cabinets d'aisance.

(Samedi 21 octobre 1905) : Posé la pompe et nettoyé le puits.

Si au recensement de 1906 il est signalé au bourg, à celui de 1911 il est à Kerprigent -où il se dit propriétaire-horticulteur- car entre-temps il a construit une maison et des bâtiments de ferme à quelques centaines de mètres du bourg et leur a donné son nom (le quartier de Kerprigent s'est bien développé depuis!). Là aussi il a apporté tout le confort possible : fenêtres sur les deux façades, évier et eau courante dans



1910 cueillette des asperges chez Berthou Plouvien

la maison, tapisserie dans les chambres, construction d'un lavoir où l'on pouvait laver debout, fontaine avec eau filtrée au filtre à charbon, cressonnière près de la fontaine, fosse à purin, fosse d'aisance... Il a agrémenté sa ferme d'un jardin à la française, avec des allées bordées de buis, des massifs de fleurs, des plants d'ornements, des palmiers, des grands arbres : chênes, tilleuls, allée de peupliers bordant le chemin de Mespéler... Il maîtrisait le béton armé, peu connu alors, qu'il a utilisé dans la construction de ses bâtiments.

Il était pointilleux sur la propreté : pas une herbe ne devait rester ! Pour la plupart des samedis, on trouve dans son journal la seule mention : *propreté générale*. Ses enfants étaient mis à contribution pour nettoyer, il était exigeant envers eux. Il s'est intéressé à l'apiculture et possédait de nombreuses ruches dans le jardin attenant à l'école publique des garçons. Il a développé un important élevage de poules pondeuses et créé un couvoir artificiel, en merisier, avec couvercle transparent. Ces innovations et expérimentations lui ont donné en 1910 le prix de la ferme modèle ; en 1926 le premier prix au concours de l'hygiène rurale.

Il était officier de l'instruction publique (il faisait passer le certificat d'études à Plouvien tous les ans), chevalier du mérite agricole, participait au bureau de bienfaisance de la commune. Cultivé, il fréquentait les familles aisées.



1910 Les ruches Berthou Plouvien. En arrière-plan, l'ancienne école laïque de garçons, que la mairie actuelle a remplacée.

En ce début du 20^e siècle où la quasi-totalité de la population parlait le breton, il se distinguait encore par l'usage exclusif du français dans sa famille. Lui-même savait certainement le breton, sa femme aussi, mais ils ont élevé leurs enfants uniquement en français. Et dans son journal il est rare de trouver un mot en breton. Par exemple il écrivait : *tondage des haies* là où tous les Plouviennois pensaient et disaient *gouzela* ; *mulonner l'avoine* (au lieu de *savadenna*) ; *rabot d'écurie* (*riser*) ; *passé du parc St Jaoua* (*ode*) ; *rayonné pour pommes de terre* (*roudenna*) ; *confection de moyettes* (*endramm*) ; *plants d'épines* (*spern*) ; *manne d'osier* (*boutog*) , *plateau* (*prajenn*)...

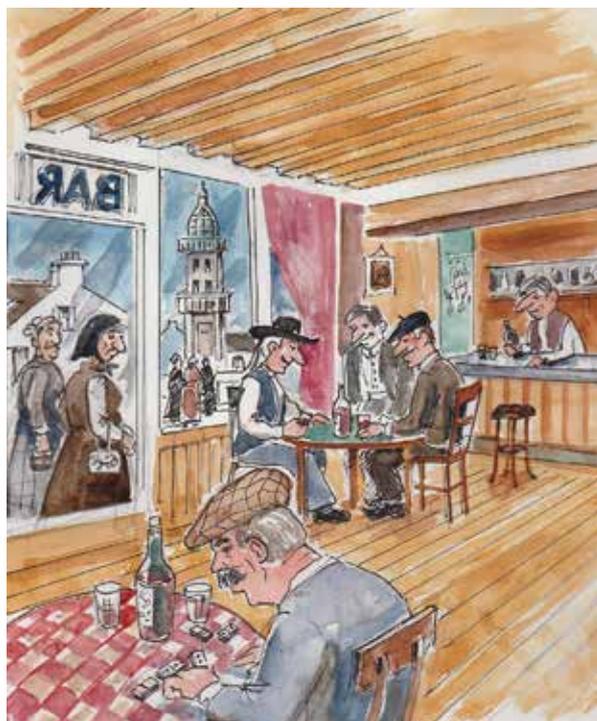
Il était le père de 10 enfants, dont André Berthou, et le beau-père de Célestin L'Hour, que bien des Plouviennois ont connus. Il est décédé le 26 juillet 1950.

ÇA S'EST PASSÉ À PLABENNEC

c'hoarvezet e plabenneg

ANCIENNES TAXES LOCALES

Par Fanch Coant



Le bulletin paroissial « *kannad* », en 1913, part en guerre contre « *l'eau-de-vie, l'eau de mort* » (*an odivi, an dour a varo*), coupable de détruire les santés, mais causant aussi des absences aux vêpres à l'église, les hommes préférant rester au café jouer aux cartes ou aux dominos devant leur petit verre. Les Plabennecois âgés ont comptabilisé plus de 23 cafés dans la commune.

Anecdote sur l'octroi de Brest. Vers 1900, le Plabennecois Saik ar Gall, se rendant en centre-ville de Brest, se voit arrêté à l'octroi. Il lui faut payer une taxe pour l'avoine qu'il transporte, mais qu'il avait prévu pour alimenter son cheval. Il s'arrête donc avant la barrière et fait manger la ration sur place par son animal, avant de rentrer dans Brest.

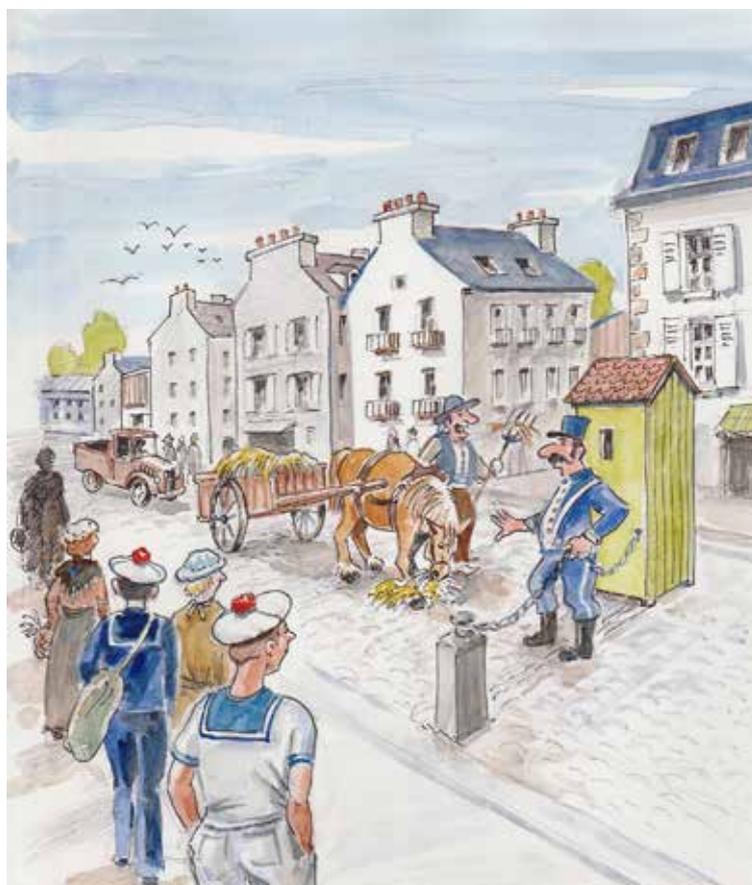
Pour alimenter les finances de la commune, les maires instaurent des taxes diverses, disparues depuis.

Taxe sur les chiens :

elle est doublée en 1920, à Plabennec et participe pour 2 % au budget communal : - chien d'agrément : 20 francs, chien de chasse : 10 francs, chien de garde : 5 francs.

Taxe sur les alcools, à l'octroi :

Tout alcool rentrant à Plabennec est taxé. Selon la mairie, c'est « *l'impôt le plus juste, le plus rationnel, car il est facultatif* ». En effet, ne le payent que ceux qui boivent ! Cette taxe, instaurée après la Révolution, a été supprimée en 1918, et concernait essentiellement le vin, les alcools forts et la bière. En 1810, puis en 1853, elle alimentait plus de la moitié du budget, d'où l'insistance des élus pour la maintenir.



PIERRE HERRY

de saint-jo à sainte-anne, une vie d'instituteur passant par la BBC à londres.

Par Fanch Coant

Né en 1922 à Carantec, il obtient son brevet élémentaire en 1938 et affronte donc, sans formation, à 16 ans et demi, sa première classe à l'école Saint-Joseph de Plabennec. Il ne parle que le français, et doit apprendre cette langue à ses nombreux élèves de onzième (CP) dont la plupart ne parlent quotidiennement que le breton. Face à lui à la rentrée, 78 garçons auxquels vont s'ajouter 18 autres à Pâques, heureusement pour lui plus disciplinés qu'actuellement!

Cette surcharge est illégale, et quand l'inspecteur annonce sa visite, le directeur prend en charge la moitié des élèves. Mission bien difficile de gérer une telle classe, d'apprendre à lire et à écrire à une centaine d'élèves, de faire les préparations et les corrections, après une formation des plus courtes, tout ceci pour un salaire réduit.

La guerre est déclarée! En 1940, les armées allemandes entrent en Bretagne. Un groupe de six Plabennecois, après discussions avec l'abbé Le Guen et lecture de « *Mein Kampf* », décide de rejoindre l'Angleterre: ce sont les frères Bleinhant et Breton, F. Mesguen et A. Lossouarn. Ils veulent sauver cette France inconsciente qui est selon eux « *dans l'euphorie de ses congés payés* ». Ils embarquent à Brest, juste avant l'arrivée de l'armée allemande.

Deux ans plus tard, les Allemands (« *les Boches* ») sont installés à Plabennec, où ils ont réquisitionné l'école Saint-Joseph. La classe se fait dans l'arrière-salle d'un café. En 1943, le STO (Service du Travail Obligatoire en Allemagne) est imposé aux Français. Pierre décide alors de rejoindre l'Angleterre. Sa famille habitant Carantec, il connaît bien l'existence de la filière du chantier naval Sibiril. Celui-ci va organiser 15 voyages à la barbe des Allemands, pourtant très soupçonneux, très présents le long de la côte, dans le port, et occupant même la maison voisine du chantier.



Pierre Herry

A l'embarquement, il est rejoint par son frère Alain ainsi que Gervais Person, qui est venu de Plabennec « *sur un vélo à jantes de bois prêté par un ami* ». Les 24 personnes montent silencieusement à bord du voilier de onze mètres qui, à la marée, se glisse hors du port, dans la nuit noire. Chacun a la peur au ventre, sachant que s'ils sont surpris, c'est l'exécution certaine. A peine au large, des fusées éclairantes allemandes éclatent. Mais, heureusement, rien ne se passe! Ouf! Plus loin, il y eut des pannes momentanées de moteur et des dépannages, avant un remorquage vers la côte anglaise.

En Angleterre, Pierre intègre l'École des Cadets de la France Libre. C'est alors qu'il a l'opportunité, comme le général de Gaulle trois ans avant lui, de lancer par la BBC, à Radio-Londres, un appel à tous les instituteurs de France:

« *Un grand nombre de manuels ont été interdits (par Vichy) dans les écoles, parce que certains passages déplaisaient aux Boches. Instituteurs français, enseignez aux enfants qui vous sont confiés l'histoire vraie de la France et non pas des faits tronqués. Et vous les enfants, vous devez connaître l'Histoire, non pas pour être de bons élèves, mais pour être de bons Français!...* »

En juin 1944, quelques semaines après le débarquement, Pierre rejoint la Normandie, puis la gare Saint Lazare à Paris, où il est chargé d'organiser les convois de trains vers les zones de combats. Il retrouve Plabennec en 1945, sans jamais avoir croisé le général de Gaulle, à son grand regret!

Retour dans sa classe, avec 42 élèves à la rentrée, et une soixantaine après Pâques. Le record sera de 75 en juin 1949. En plus d'être enseignant, il assume la



La classe de 1953-54.

Abiven Noël et Jean-Louis, Alan Noël, Briant Yves, Castel François, Cadiou Gérard, Gourmelon Joseph, Gouez Paul, Guével Robert, Hély Jean, Jacob Joseph, Jaouen Jacques, Jestin Daniel, Kerandel Yves, Kerleroux René, Larreur François, Le Bars Gérard et Louis, Léost Jacques et François, Léon Benoît, Lossec Denis, Le Roux Louis, Mazé Yves et André, Morvan Joseph et François, Marchadour Joseph, Ollivier Jean Claude et Gérard, Orro Roger, Pellicant Jean Claude, Queffurus Marcel, Quéméneur François, Raguénès Jean Louis, Richard Paul, Roudaut François, Saliou Yvon, Tinévez Jean François

La classe de 1965-66

Aballéa Jean Louis, Amis Denis, Appéré Léopold, Appriou Daniel, Berlivet Lucien, Castrec Guy, Cozian Jean Yves, Déniel Hubert, Ellégoët René, Floc'h Joël, Gouez Jean Claude, Jestin André, Kerboul Jean Yves, Kerjean Louis, Kermaïdic Jean Pierre, Kermarrec Joseph, Lagadec Jean Yves, Le Dall Guy, Le Vouch Jean Yves, Marchadour Jean Paul, Morvan André, Nezet Jean Yves, Nicolas Jean Claude, Nicolas Yvon, Pelleau Jean Yves, Perrès André, Polard André, Quillévé Alexis, Roumier Roger, Thomas François, Thomas Jean Yves et Roger, Tréguer Jean Yves



L'évolution des traditions est nette.

En une dizaine d'années, la « *culotte courte* » a disparu, ainsi que les sabots de bois. Chez Jean Claude Pellicant, élève sur la première photo, les sabots étaient nettoyés

puis noircis par la suie récupérée sous la grande « *billig* » d'un mètre de diamètre, qui permettait de cuire les crêpes dans la grande cheminée de la maison.

surveillance des dortoirs du pensionnat chaque nuit. Ayant le souci d'améliorer la culture des élèves, il crée dans sa chambre une petite bibliothèque très appréciée, « *le temple de la culture* », selon Marcel Thomas, un de ses anciens élèves. Il en fournit les livres et en fait la gestion. Par ailleurs, il participe aux travaux du jardin de la petite ferme rattachée à l'école, qui nourrit, selon Jean Laot, trois vaches et un ou deux cochons. La cuisinière fait elle-même la traite, puis revient à ses fourneaux. Cette ferme, avec les paysans locaux,

fournit la base de la nourriture de l'école. Les légumes ont de l'engrais, mais pas encore de pesticides : c'est du presque bio, et en circuit court ! Quant aux restes de repas, pas besoin de compostage, le cochon de l'école se charge du recyclage !

Pierre vit dans et pour l'école, dont le personnel est alors chichement payé. En 1946, l'évêché le reconnaît dans sa revue « *Le Sentier* », mais remobilise les enseignants en écrivant : « *Grâce à vous, la liberté des pères de familles est assurée et vous participez puissamment*

à sauver l'école libre ». Jusqu'au vote des crédits Barangé, en 1951, les écoles privées ne reçoivent que peu d'aides publiques. Mais la grande amélioration vient par la loi Debré, en 1959, qui permet aux enseignants des écoles privées, classés instituteurs, de percevoir un salaire payé par l'État. Même si ce n'est pas l'opulence, cela va bientôt permettre à Pierre de s'acheter une moto, une Peugeot 55 de 125 cm³, de développer ses loisirs, et plus tard de se ...marier.

Jusqu'à sa retraite, en 1982, pendant 44 années, Pierre a été dévoué à son école et à ses classes. Après 1960, elles ne comptent plus qu'une quarantaine d'écoliers préparant le « certif ». Surnommé « Cigogne », il a eu la réputation d'être strict, mais comment ne pas l'être quand on doit contrôler tant d'élèves ! Depuis 1939, il a gardé toutes ses listes d'élèves. Et si certains ne l'ont que peu apprécié, d'autres lui ont été « d'une extrême reconnaissance » pour leur avoir « montré le chemin du devoir ». On le disait sévère, mais il évitait les méthodes ordinaires de punition de certains collègues, comme frapper à la règle de métal sur les doigts serrés à la verticale, ou sévir en utilisant un rameau souple coupé à l'arbre de la cour ! Mais la punition la plus vexante, vers 1950, était de devoir faire le tour des tilleuls de la cour, pendant la récréation, le cahier accroché au dos, pour avoir mal travaillé, ou avoir été surpris à parler le breton, ou simplement pour avoir fait un peu trop de pâtés d'encre sur son cahier.

Petite analyse de l'origine des élèves de Pierre Herry

En 1945, sur les 42 garçons de sa classe, la plupart sont nés dans la commune de Plabennec, au domicile de leurs parents. Dix-huit d'entre eux viennent des communes voisines et vivent en pensionnat.

Comme eux, certains Plabennecois ne rentrent chez eux qu'aux vacances, bien que leur domicile ne soit distant que de quelques kilomètres. Les plus éloignés viennent de Guis-sény ou Plouguin. En fait, plus de la moitié des élèves sont en pension la plus grande partie de l'année, sous le contrôle des enseignants, des surveillants et des prêtres.

En septembre 1969, le nouveau collège mixte s'est installé dans les locaux de Saint-Joseph, l'école des filles Sainte-Anne regroupant les garçons et les filles du primaire et de la maternelle, ce qui pose problème à certains. Pendant les années précédentes, M. Fichoux, curé de la paroisse, s'est fortement inquiété du développement de la mixité chez les jeunes : « des garçons et des filles passent des heures ensemble à des heures tardives, livrés à eux-mêmes », « les cars sont mixtes ». En 1969, la mixité étant réalisée, il faut expliquer aux parents qu'« il ne s'agit pas de s'affoler ». (cf. Bulletin paroissial, le Kannad)

En 1978, Pierre Herry a une classe de 29 élèves, garçons et filles, à l'école Sainte-Anne. Un seul enfant est né dans la commune, les autres l'étant dans les maternités de Brest, Lannilis ou Lesneven. La population est devenue plus mobile, certains élèves venant de Cherbourg, Toulon, Lisieux ou Suresnes...

Il n'y a plus de pensionnat, mais un service de ramassage par car mis en place dans le canton.

1950-1955,
Tous à la plage
en camion



Sortie familiale
de La Léonarde
en bord de mer



Vers 1962-
Un dimanche
à la plage
à Landéda
avec Antoine
Jollé et son
car



1935-40,
à la plage
à vélo



DÉPLACEMENTS ET TRANSPORTS ORDINAIRES

à plabennec au xx^e siècle

Par Fanch Coant

Les déplacements quotidiens

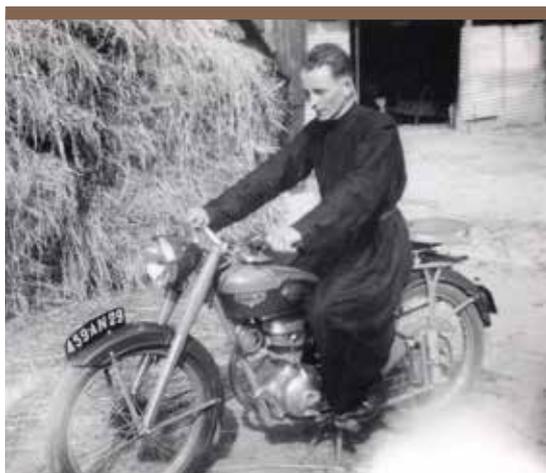
En 1883, la plupart des déplacements se font **à pied**, parfois **à cheval**, comme le vicaire M. Lejeune qui bat la campagne pour convaincre les paroissiens de ne pas fréquenter l'école publique. Les véhicules de luxe sont « des voitures à chevaux », payant une taxe spéciale. Il n'en existe que huit sur la commune en 1880. M. Stears, au Leuhan, en aura une de standing que certains appelleront « carrosse ».

Puis vient **le train**, en 1893, qui fut sans doute le premier engin à moteur à traverser le pays.

Puis ce sont **les voitures**, trouvées bruyantes et trop rapides: la vitesse est limitée à 8 km/heure dans la traversée du bourg en 1914, puis 20 km/h en 1934.

Ensuite arrivent **les cars**. En 1920, le conseil municipal émet un avis favorable pour « un service de car le vendredi, entre Plabennec et Brest, pour y conduire de nombreuses fermières fournissant du beurre à la ville ». Deux circuits sont mis en place, l'un par le Mendy et Guipavas, l'autre par Besquelen et Gouesnou.

En 1952, les cantonniers et le garde-champêtre ont **un vélo**, pour lequel ils reçoivent une indemnité. Le maire décide aussi de l'achat « d'une **mobylette**, pour les besoins de la commune. ». De même un vélomoteur neuf est fourni à Mlle Salaun, religieuse-infirmière à domicile, qui se déplace très fréquemment pour visiter les indigents. Deux ans plus tard, la commune décide l'acquisition d'un camion pour le service de



1958 À Kermorvan



1955-60, Jaoua Pailler en vélomoteur

voirie et le transport de matériaux, transports faits auparavant par des charrettes. Ceci contraint la municipalité à embaucher un employé communal « *conducteur d'auto* ».

Les déplacements de loisirs.

Dans les années d'avant-guerre, on se déplaçait à vélo pour aller à la plage au Vougot, Plouguerneau ou Landeda. Les enfants pouvaient être sur le porte-bagages, ou parfois sur une petite selle fixée à la barre

horizontale du cadre du père, avec des étriers pour se tenir les pieds et garder un peu plus facilement l'équilibre. Quand il n'y avait pas de vélo pour toute la famille, ce qui était courant, il fallait instituer un tour entre les enfants pour savoir qui irait voir la mer et se baigner. A partir des années 1950, tous les engins à moteur étaient bons pour se rendre en bord de mer. Comme il y avait encore très peu de voitures particulières, pour les sorties de groupe on utilisait le car ou alors les véhicules d'entreprise: camionnettes, camions, tracteurs. Pour les sorties individuelles il y avait les vélomoteurs et les motos qui commençaient à se vulgariser. Puis vint la voiture individuelle...



1935-1940 Devant chez Mme Pailler débitante (aujourd'hui Banque Populaire)

LE BRETON AUJOURD'HUI

BREZHONEG BREMAÑ

AR BREZHONEG ER MEDIAOU NEVEZ

Le breton dans les nouveaux médias

Piv out? petra eo da vicher?

Perynn eo va anv. E Plabenneg emeon o chom. Va micher a zo liesseurt! Plijout a ra din lavaret ez on arzouez peogwir eo ur c'honsept digor-mat. Bemdez e ran traoù disheñvel, met dre vras e labouran war raktresoù a denn d'ar c'hrouiñ. Er mare-mañ emeon o labourat war un heuliad-web, C'hwi a gano, a vo diskouezet e miz Genver 2019. Raktres pennañ ar bloavezh 2018 eo bet evidon, etre skritur ar senario, aozadur an treiñ hag ar frammañ. E mod all e klaskan krouiñ sonerezh ha seniñ war al leurenn. Kanañ a ran tonioù lirik met ivez tonioù skrivet ganin.

Plas ar brezhoneg er mediaoù nevez?

Kreskiñ a ra plas ar brezhoneg war internet tamm ha tamm, e stumm blogoù, kelaouennoù. Nevez 'zo ez eus bet krouet « Dispak », ur gazetenn enlinenn a blij din kalz. Met evit c'hoazh ez eus nebeut-tre a dud a ra videoioù war youtube pe facebook, podcastoù da skouer, pe sketchoù farsus. D'am soñj eo peogwir e ouezomp mat ne vo ket gwelet ar videoioù-se gant kalz tud m'eo e brezhoneg. Ar « followerien » eo a zo mestr war internet ha gwir eo ez eus nebeut anezho o komz brezhoneg. Evit-se eo gwelloc'h krouiñ e saozneg pe galleg. Met d'am soñj e c'hellfe memestra ur seurt kumuniezh brezhonegerien 2.0 dont war wel. Gant ma vez tizhet ur sifr kritik a sellerien botensiel.

Evit peseurt brezhonegerien? Da skwer « c'hwi a gano » evit piv?

Hiriv an deiz eo gouest kazimant forzh piv da vont war ar rouedadoù sokial. Met memestra e chom diaes evit ar re goshañ kompren kodoù ar mediaoù nevez. Ur skoilh ouzhpenn a zo gant ar brezhoneg: n'eo ket ar memes doare da gomz etre ur c'hrennard ganet e 2000 ha va mamm-gozh, lakomp. Met merzhet hon eus gant koulzad kentañ C'hwi a gano e c'helle a bep seurt tud bezañ plijet gant videoioù fardet a-ratozh evit ar re yaouank. Maread a dud ouzhpenn 30 vloaz



Un emgav gant Perynn Bleunven

o deus lavaret deomp e oant plijet gant mennozh C'hwi a gano.

Da soñj war dazont ar mediaoù -se e-keñver ar brezhoneg?

Hervezhon eo a bouezh-tre e vefe savet boued gant ar re yaouank war internet ma fell d'ar brezhoneg chom bev. Lakaet e vez kalzig a arc'hant en tele, met ne vez ket sellet kalz outi ken gant an dud dindan 25 vloaz. Evit ma teufe ar brezhoneg da vezañ bev war internet e rank bezañ gwelet e giz ur yezh plijus, cool ha fentus. Ne dalvez ket ar boan krouiñ traoù ma ne vez ket santet ar youl don da implij ar yezh. Ar brezhoneg ne rank ket bezañ ur redi, ur blijadur ne lavaran ket!

Perynn : Le breton dans les médias

Perynn est une artiste bretonnante plabennecoise qui a plusieurs cordes à son arc. En plus d'être chanteuse lyrique, elle est aussi compositrice et interprète. Elle est également coproductrice d'une série web en breton « C'hwi a gano » : saison 1 en 2017 et saison 2 en 2019. Entre écriture du scénario, organisation du tournage puis montage, entourée de nombreux amis, elle s'est découverte une passion pour la création audiovisuelle.

Perynn a espoir de voir le breton prendre place sur internet. A l'exemple du magazine d'information en breton « Dispak », elle pense qu'il y a de la place sur le web pour des vidéos en breton. Mais pour le moment il y a peu de productions en breton car les « followers » donnent préférence aux vidéos en français ou anglais.

Même si la majorité des bretonnants a accès aux réseaux sociaux, il reste difficile pour les seniors de bien comprendre les codes des nouveaux médias. Bien que créée pour un public d'ados, les plus de 30 ans disent avoir apprécié l'esprit de « C'hwi a gano ».

Perynn pense que si nous voulons garder le breton vivant ce sera sur le web, par les jeunes et pour les jeunes. Les moins de 25 ans regardent de moins en moins la télé et produire pour la télé coûte cher. Il faut aussi que le visionnage des productions en breton soit une distraction. Le fait que ce soit en breton ne doit pas être une contrainte. D'ailleurs la série est sous-titrée en français.